Document generated on 04/28/2024 10:35 a.m.

**Moebius**
Écritures / Littérature

mœbius

# *El exilio*

Pierre Gobeil

Number 101, Spring 2004

L'exil

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14393ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Gobeil, P. (2004). *El exilio*. *Moebius*, (101), 35–40.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# Pierre Gobeil

## *El exilio*

On m'avait demandé d'écrire sur l'exil, quelques pages qui correspondraient à ma vision de la chose, mettons, ce qui, de prime abord, m'apparaissait assez simple si je m'en tenais au classique amalgame des chaînes, d'une rade et d'un bateau, mais en y réfléchissant bien, tout ça avait l'inconvénient d'appartenir à un rite aujourd'hui obsolète dont seul Jacques Lanctôt pourrait parler, et comme j'avais décidé d'ignorer tout ce qui pouvait faire référence au vaseux d'un exil intérieur (au moins je savais ce que je ne voulais pas), il ne me restait plus, pour m'en tenir à mon sujet, que la description d'un geste volontaire où un héros, qui en a plein son casque, trouve un billet et hop! Mais là, le risque était de confondre mon thème avec le voyage et pour mon malheur, j'allais écrire ces lignes alors que, justement, je séjournais dans cette région du monde où m'avaient mené mes lectures d'Hemingway en 75 et dont j'avais toujours autant de mal à déchiffrer les gros titres des journaux. Pour savoir me mettre les pieds dans les plats, moi, quand on me demande quelque chose...

*La cornada le abrio el estomago*

De plus, l'été se faisait de plus en plus chaud et parfois, la nuit, j'avais du mal à dormir.

Quand on vient d'un pays où même pas une ville, un arrondissement se complaît à prendre le laid pour le beau, s'extasie devant l'ouverture d'une binerie à fougasses, et s'entête à rester ado jusqu'à ce qu'il soit pris en charge par le centre d'accueil, on se dit que c'est pas possible d'aimer la médiocrité à ce point et qu'il faut fuir...

C'est bien ce que j'avais tenté de faire à l'époque, mais en arrivant là où la télé montrait les lâchers des taureaux

tous les soirs, je n'avais rien trouvé de mieux que de me laisser embarquer dans une histoire d'amour et tout ça m'avait tenu éloigné des corridas pendant le reste de l'été.

Pour savoir me mettre les pieds dans... mais je vous ai déjà dit tout ça.

Pourtant, tout n'était pas irrémédiablement perdu et je me rappelle qu'en septembre, devant ceux qui se promettaient ceci, ou cela, je soupçonnais déjà qu'un être humain a des racines sous les pieds, qui poussent comme ces forêts de légendes qu'on retrouve intactes le lendemain d'une coupe, et que, encore aujourd'hui, un garçon bien constitué peut partir avec quelques dollars en poche et se retrouver avec un boulot (qui dit travail dit fric, horaires et contraintes...), une amoureuse (à peu près tout ça dans les mêmes termes...), comme si, en quelques semaines seulement, des rhizomes lui étaient sortis des semelles et que tout son projet, fût-il celui d'un exil ardemment souhaité, avait été stoppé d'un coup sec.

*

Mais revenons à cette journée de juillet commencée bien avant l'aube pour des raisons que j'expliquerai plus loin et à ce spectacle des arènes où le cœur vient souvent à manquer. Jusqu'à un certain point, je me demande si j'ai bien fait d'y amener Peter qui n'a pas encore six ans. Pourtant, lui ne semble pas trop impressionné «puisqu'il y a sûrement un docteur pour chevaux derrière le mur...» et qu'en ce qui concerne le taureau qui vomit tout son sang, des centaines d'heures de télé lui ont déjà appris qu'on n'a que faire, en ce monde, de ceux qui ont choisi le camp des méchants.

Un cheval est fauché sur place. Un taureau enfonce une corne dans la paroi de bois et un jeune toréador sans expérience, véritablement malmené sous nos yeux, laisse croire que tout va bien.

Le soleil monte, on boit des *cervezas*, mange des *hellados*; après quelques mises à mort, quelques joyeux drilles

viennent faire les pitres devant des vaches landaises et le tout a pour résultat de faire rire la foule.

Pourtant, les meilleurs faits d'armes de l'avant-midi ne viennent pas effacer le malaise qui m'habite depuis l'*enciero* du matin où, sur le coup de huit heures, je remarque que des officiels frappent sur les coureurs qui cherchent à s'accrocher à la clôture.

Je parle sérieusement, là.

*Calle Estafetta,* quelques minutes après les coups de canon qui annoncent cette fantastique remontée qui va du corral jusqu'aux arènes, on rejette à la rue ceux qui cherchent à se mettre à l'abri.

Bien sûr, tout ça va très vite, on s'est levé à cinq heures pour avoir une petite place d'où on voit mal et ce n'est qu'une fois bien assis à l'ombre des gradins que je me refais la scène, mais Gina aussi a remarqué et je suis certain de ne pas rêver. À plusieurs reprises, des *guardians,* sûrement payés pour le faire, frappent à coups de poing les coureurs qui cherchent à s'agripper aux clôtures et repoussent par-dessus bord ceux-là qui, le taureau aux fesses, ont déjà réussi à enjamber une première lisse.

*

On dirait un cauchemar qu'on fait la nuit.

À la différence qu'aujourd'hui je ne risque rien de plus que d'être privé de sujet, de ce côté-ci de la clôture.

Pour parler d'exil, il aurait peut-être mieux valu aborder Jacques Lanctôt et le questionner sur les raisons qui l'ont poussé à revenir au pays des célibataires pour fricoter avec les littérateurs en place.

*

À Paris, c'est lui qui raconte, on lui demande d'apporter quelque chose à Delphine Seyrig. Une fois sur place se trouvent deux femmes superbes. Puis Delphine Seyrig apparaît en haut d'un escalier.

«Alors, c'est vous, le terroriste?»

On croit rêver. Pourtant, c'est bien ce qu'il rapporte et de toute façon on doit se sentir toujours un peu en marge de la réalité lorsqu'on a devant soi une interprète de Duras. Les jeunes femmes se retournent; pourtant, il ne trouvera rien à leur dire. «J'avais l'air d'un Cubain...» avouera-t-il quelque trente ans plus tard.

*Me que?*

Et là, c'est moi, Grand Dr Mailloux de l'exil, qui interviens. Je crois qu'il s'est senti comme un homme peut se sentir lorsqu'il s'est mis en tête de faire du plat à des dames des beaux quartiers et qu'il est pauvre et isolé.

*

Le soleil monte encore et dans la moiteur des arènes, on commence à trouver le ciment dur pour les fesses.

Ainsi donc, entre l'Atlantique et les Pyrénées, là où on ne semble pas reconnaître cette obligation de porter assistance à une personne en danger, une fois dans la rue, pas question de s'en sortir. Y a pas à dire, on est loin des branchés du Plateau et des pubs pour Pops et sa roulotte. Le Bon Dieu dans la rue... En agitant mon éventail de carton, je me demande s'il y avait quelques chauves en becyque parmi ceux qui ont pris le départ du matin et puisqu'on y est, je me plais à imaginer ce qui se passerait si on lâchait quelques taureaux au Plafundo, là où poussent comme des champignons ces petites boulangeries à fougasses devant lesquelles on s'extasie depuis vingt ans. Encorner quelques derrières de L'Anecdote, casser un ou deux Verres Stérilisés et chier sur la tête de tout ce qui se dit professeur de cégep.

La ville souterraine? Bien sûr, juste là où les maisons sont croches, entre Roy et Rosemont, Henri-Julien et maintenant ça va encore plus loin que la rue des Érables, fais-je lorsque quelques touristes égarés me posent la question. Ici où, résultat d'une lâcheté sans pareille, on a troqué tout un pays contre quelques rues sans grâce.

Le pays où Anne Hébert croyait revenir; puis Félix, ce vieux Félix à qui j'avais envoyé un exemplaire de mon

premier roman vers la fin des années 80. Chaque jour, j'attendais devant ma boîte aux lettres... Puis voilà qu'un matin la radio clame qu'il nous a quittés.

*

Quand les *guardians* frappent les mains qui cherchent à s'accrocher aux lisses des clôtures, on se sent loin, bien sûr, étonné et trop surpris peut-être pour être révolté en fait – puis il y a trop de monde autour qui semble trouver ça normal ce qui se passe, ou qui considère que ça va de soi que le temps d'une *Feria* on fasse fi du principe de porter assistance à toute personne en danger –, on se raisonne en se rappelant que c'est aussi comme ça *aqui*, le pays des conquistadores, de Franco, puis de ce trou du cul à moustache qui leur sert de premier ministre et qui pense comme Denisa Bombarda.

Le lendemain, le journal titrait: *«La cornada le abrio el estomago»*.

Il disait aussi que le coureur s'appelait Mariano Lorente Mendez, qu'il habitait Pampelune et qu'il avait 27 ans. Ce que le *Diario de Navarra* ne disait cependant pas, c'est si c'était les mains de Mariano Lorente Mendez, *Pampelonés de 27 años*, que j'avais vues tenter de s'agripper à la clôture, *calle Estaffeta*, la veille, à huit heures du matin.

Ou peut-être l'ont-ils mentionné et n'ai-je pas compris? Mon espagnol est tellement, tellement... disons «rudimentaire».

Mon dictionnaire donne pour «exil» le mot «*exilio*» et raconte depuis ce jour-là que *exilio*, c'est peut-être *une nommé tout simplementé inventato por désignate la sensationes devante quelque chosa qu'on a là, devante soi-mêma, et que no comprendo, no comprenda.*